Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 46 (1908)
Heft: 49

Artikel: Bourrique, va !
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-205506

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Ç'a y était! — Mais que diable aviez-vous à tant recaffer hier, à la pinte? On vous entendait jusque chez la tante au juge.

— Tais-toi, c'est ce patifou de Pique-prune qui racontait la grosse.

— Et laquelle, encore?

— Y nous disait qu'il était dans un café à Lausanne, l'autre jour, et qu'un nègre était venu s'asseoir à sa table et lui dire pis que pendre des Suisses.

« Alors, vous concevez, raconta Pique-prune, quand j'ai ça entendu, je me suis levé, j'ai pris ce machuré sous le menton et je lui ai serré la guerguette jusqu'à ce qu'y vienne aussi blanc que la bavette du ministre. »

— Comment!... le nègre est venu blanc?...

— Bien sûr... à ce que dit Pique-prune. Alors, tu comprends si on a ri et si on s'est mis à le chiner. Ma foi, tu sais, en rigolant, je lui en ai dit d'un peu trop raides. Y s'est fâché, naturellement. Il a rispoté et a commencé à m'insulter, comme ça, par devant tout le monde.

— Pourquoi lui as-tu pas tout de suite flanqué ta main sur la frimousse, à ce sacré blagueur?

— Tu penses bien que je lui ai pas laissé finir son compliment. J'avais déjà la main levée pour lui appliquer mon pied quelque part, quand Louis « de la forge » m'a retenu. Oh! mais, tonnerre!...

UNE OPINION DE VALEUR

M..., le 1er décembre 1908.

Mon cher *Conteur*,

Je veux te faire un petit plaisir. Oh! ne me remercie pas, c'est bien peu de chose.

Je sais que tu ne prises pas beaucoup le féminisme à la mode. Bien que femme, je ne t'en fais pas un reproche; je partage même tout à fait ton sentiment. Mes doctes sœurs vont me maudire. Tant pis. Je me réfugierai dans mon intérieur, où l'affection de mon mari et de mes enfants me consolera, et largement, de cette malédiction. Je n'en demande pas plus.

En ouvrant, l'autre jour, un livre qu'une amie de ma fille aînée lui a donné à l'occasion de son anniversaire, je tombe sur les lignes suivantes:

Le respect des femmes est une des bases nécessaires de la famille et de la société. Otez cela, il ne vous reste que l'homme grossier, l'homme qui ne se gêne plus...

Ai-je besoin de le dire, respecter les femmes ce n'est pas les appeler à une place qui n'est point la leur. Leur vocation, sans être inférieure, tant s'en faut, est subordonnée; il importe qu'elle le soit: quiconque voudra la mettre plus haut la mettra plus bas. Ils n'ont pas compris la grandeur de ce rôle, auquel rien ne peut se comparer sur la terre, ceux qui songent follement à leur en conquérir un autre. Les femmes-hommes ne seraient pas moins déplaisantes que les hommes-femmes; les femmes-hommes, ce serait moins, beaucoup moins, que de vraies femmes, bien féminines.

On a parlé de l'émancipation des femmes. La sublime invention! Nous pouvons juger des résultats qu'elle amènerait en consultant l'impression que nous font éprouver les femmes dont la parole et l'attitude ont perdu leur charme de modestie et de douceur, les femmes qui commandent, qui méconnaissent l'autorité du mari, les femmes politiques, les femmes docteurs, les femmes qui traitent et tranchent les questions, qui décident du sort des empires, qui au besoin feraient un plan de campagne.

Déjà la voix de bien des femmes affecte les intonations masculines, bien des femmes tendent à adopter presque un costume d'homme, et à la façon dont elles vous abordent, vous regardent, vous tendent la main, on serait tenté d'oublier ce qu'on leur doit, comme elles semblent oublier ce qu'elles se doivent à elles-mêmes. Ce ne sera là, espérons-le, qu'une aberration passagère. Mais si l'on y ajoutait le droit de voter dans les élections, le droit de professer dans les chaires, et qui sait? de prêcher à l'église, on aurait décidément résolu le problème d'abaisser la femme autant que possible.

L'auteur de ces lignes est M. le comte Agenor de Gasparin, mari de Mme la comtesse de Gasparin, femme de cœur et d'esprit supérieur, à la générosité de qui Lausanne doit son école de gardes-malades de la « Source ». Mme de Gasparin, on le sait, partageait entièrement les idées de son mari. Mais les féministes à tous crins leur reprocheront sans doute d'être trop « vieux jeu ». L'argument est pauvre, mais il porte; cela suffit au bonheur de ceux qui en usent.

Voilà, mon cher *Conteur*, le petit plaisir que je te voulais faire. Tu le vois, il n'y a pas là de quoi te confondre en remerciements.

Ta fidèle abonnée,
Mme S.

*

Mais, comment donc, Madame. Merci, au contraire, et de tout cœur, pour votre fidélité au *Conteur*, pour la gracieuse sympathie que vous lui témoignez, pour la peine que vous avez bien voulu prendre de nous écrire — il y en a tant, de nos aimables lectrices, qui auraient des choses toujours intéressantes à nous conter; que ne vous imitent-elles? — Merci, enfin, pour la nature même de votre communication; il est toujours agréable et encourageant de voir son humble avis concorder avec celui d'hommes d'une réelle valeur, tel le comte de Gasparin.

Seulement, il ne faut pas se faire illusion; le féminisme est lancé, bien lancé; il ira jusqu'au bout, c'est à prévoir.

« Au bout du fossé la culbute », dit le vieil adage. Qui vivra verra.

Bourrique, va! — Un laitier des environs de Nyon — il est mort à présent — avait épousé une Bernoise, forte luronne, qui ne boudait pas devant l'ouvrage ni devant son mari, quand il arrivait à celui-ci de s'attarder en ville ou de s'oublier à la pinte. Quelle secouée! mes amis; il n'y faisait pas beau pour le pauvre homme.

Un jour qu'il remontait chez lui, l'âne qui traînait son char allait, bambanant, malgré les excitations, les jurons, les coups de trique de son maître.

Celui-ci voyant l'heure avancer et pressentant l'orage, agonisait toujours plus l'indolent animal, qui n'entendait rien, en dépit de ses longues oreilles.

— Allein don, tsancro dè tsaropa! jurait le laitier en agitant les rênes. Allein! te talbenatse! n'est pas tè qu'a maria l'Allemande!

L'enfance est sans pitié. — Deux époux, sortant de chez l'officier d'état civil, passent devant un groupe d'enfants assis sur le mur qui borde la route.

L'époux est borgne et l'épouse boiteuse, ce qui ne les empêche pas d'être de très braves gens et de s'aimer beaucoup.

— Oh! regardez-voi, s'écrie un des gamins, y paraît qu'à la ménagerie on a ouvert la cage des singes!

A ces mots, le mari, furieux, se retourne et menaçant du poing le petit chenapan:

— Est-ce pour moi que tu dis ça, petit vaurien?

— Non, mossieu, répond le gamin qui est déjà descendu du mur.

— Est-ce pour ma femme?

— Non plus.

— Alors, pour qui est-ce?

— Pour tous les deux! exclame le mauvais garnement, en détalant.

La vie en plein air. — L'avis suivant a été copié dans un de nos journaux:

« A partir du 10 courant, le magasin (ici le nom du négociant) sera transféré dans la rue. »

PÈ LO PARADIS

L'ètant duve bin boune dzein que Djan dau Carro et Djabram à Zabi. Adî guié quemet dâi quinson, adî la leinga âo mor po dere 'na gandoise et que n'avant pas fé dau mau à 'non mousselion. Fâsant quauque coup ribotte einseimbllie, dèvant d'ître maryâ, câ dû que sè furant eincobliâ tî lè doû, lâi a pe rein z'u mèche. Djan dau Carro l'avâi maryâ la Madelon et Djabran la Caton. Vo repondo que l'ant yu dau payî stau dou corps: adieu lè ribotte et lo binocle que l'au fasâi tant pllyési lè dzor de pou teimps. Avoué la Madelon et la Caton faillâi pas lè z'eingreindzî, sein quie lo diâbllio étâi à l'ottô. On arâi pe vîto fé quâisi onna ruva de béruvetta que crinne, que clliau duve pernette. Quin trafi pè l'ottô, quin tredon, quand tot n'allâve pas quemet on tsevau âo petit tsé. Assebin, faut pas ître mau l'ébahî se sant morte, et quasu la mîma annâïe; bouèlâvant trau assebin, clliau fènalle: faut avâi on estoma de fé po pouâi bramâ dinse.

Et vaitcé Djan et Djabram vévo tî lè doû. Adan revive lo binocle: min de fenne po lè dèpusta. Oh! pas bin grand teimps, câ Pierro nè s'è-te pas laissî reinguieusâ on iâdzo pè 'na climène que l'ètâi la finta mîma que sa Madelon po bouèlâ et fére dau détertin. Lo poûro Djan lâi put pas teni grand teimps; d'oûre bramâ dinse, cein lâi a bailli dau mau d'orolhie, et pu... crac... cein lâi decheint dein lo fèdzo et pu... bas! mort!

Se vo desé que Djabram ètâi dza mort du lo dzo dèvant po cein que l'avâi z'u trau sâi peindeint la nè et que n'avâi pas pu resista, vo voudrâi pas lo crère. Vo voliâi oncora dere que su on caca-dzanlye. Eh bin! mè manèrâi se n'è pas la pura veretâ, quemet tot cein que vo z'é z'on z'u de.

Vaitcé dan Djabram et Djan que sè trôvant aprî lau mort dèvant lo Paradis, iô l'é que Saint-Pierro vint lo z'âovri la bornatse.

— Cô è-te cein? que dit dinse.

— Doû poûro lulu, que repondant, que voudrant bin eintrâ.

— Cô i-te vo?

— M'appelo Djabram et mon camerardo l'è Djan dau Carrau.

— Ah! l'è vo doû que vo djuvessâi aô binocle. Eh bin! dèpatsî-vo pî de vo z'ein allâ de clli l'ottô, on n'a min de pllièce por vo orâ. Tot l'è pliien quemet dâi bosset quand lâi a dâi balle veneindze.

— Nâi-vo pas tot parâi onna petita pllièce por no; on n'è pas tant dèfecilo po sè setâ: on vo dèmande pas dâi canapé, dâi fauteu, porvu qu'on ausse mîmameint on tabouret quemet lâi avâi pè la Crâi Fédérala, cein no fa rein.

Saint Pierro sè grattâve l'orolhie. Tot dau coup, ie dit dinse:

— A-to ètâ maryâ, tè, Djabram?

— Bin su, Saint, avoué la Caton.

— Bâogro de fou, porquie lo desâi-to pas tot tsaud. T'a fé ton einfè su la terra, eintre pi dedein po tè redzoï èternellameint.

Et Djabram s'einfate dedein.

Vo pouède peinsâ se Djan l'ètâi benaise: li, assebin, l'avâi ètâ maryâ, et dou cou. Se Djabram l'avâi pu eintrâ, que s'ètâi rein qu'eincobliâ on iâdzo, li Djan porrâve allâ. Cein ne porrâi pas manquâ.

Saint-Pierro lâi dèmande dan:

— Et tè! a-to ètâ maryâ?

— Binsu, que fâ Djan, que i'é ètâ maryâ, mîmameint dou coup.

— Ah! l'è dinse, que repond Saint-Pierro, t'a ètâ maryâ dou coup! Eh bin, dèpatse-tè de fotre lo camp d'iquie: lo Paradis n'è pas fé po dâi fou.

Marc a Louis.